

<b>Zeitschrift:</b>	Das Rote Kreuz : officielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz
<b>Band:</b>	46 (1938)
<b>Heft:</b>	4
<b>Artikel:</b>	1912 à 1937, Historique de la Section des Samaritaines de Lausanne, lu à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation
<b>Autor:</b>	[s.n.]
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-973485">https://doi.org/10.5169/seals-973485</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

befugten Elektrotechniker zu revidieren sind; der Stromverbraucher muss lernen, das zu machen, was eine gute Hausfrau in althergebrachter Weise mit den Wäschestücken, Kleidungsstücken und sonstigen Gerätschaften ihres Hauses zu tun pflegt: nachschauen und ausbessern lassen.

Die heute so stark verbreitete Sportbetätigung böte die beste Gelegenheit, über den zweiten Teil der elektrohygienischen Aufklärungsarbeit, das ist über Rettungstechnik, zu instruieren. Die hierzu nötigen Handgriffe müssen allerdings praktisch erlernt werden, ebenso jedes weitere Vorgehen seitens der Laienhelfer, wenn das elektrische Unfallsopfer bewusstlos, ohne Atmung und sonstige Lebenszeichen darniederliegt. Gleich eingangs wurde erwähnt, dass bei Wiederbelebungsversuchen zu allererst die künstliche Atmung augenblicklich in Gang zu bringen ist und dass man nicht nach dem Stande des Uhrzeigers, sondern so lange sich bemühen muss, bis Erfolg eintritt oder Totenflecken jeden weiteren Versuch als nutzlos erweisen. In praktischen Unterrichtskursen muss der kunstgerechte Gang einer solchen Wiederbelebungsarbeit erlernt und insbesondere das Augenmerk darauf gerichtet werden, dass der Retter die leisen Signale des zurückkehrenden Lebens beachte und sein Handeln darnach richte.

Auch Rettungsarbeit ist sehr oft Pfuscherarbeit, und viele Opfer, nicht nur der Elektrizität, sondern auch des Wassers und anderer Gewalten, werden dadurch um ihre Rettungsmöglichkeit gebracht.

Wie schon angedeutet, kann dieses Ziel der Volksaufklärung am besten auf dem Wege der Schule erreicht werden; die Kinder werden dadurch nicht nur sich selbst vor Schäden bewahren, sondern auch zu Hause den Erwachsenen Wissen und Prophylaxe vermitteln. Die Lehrer, und zwar schon in der Volkschule, sind die Berufensten, um den Kindern das elektrohygienische ABC zu vermitteln. Zu diesem Behufe sollten Instruktionskurse für Lehrer geschaffen werden, wie sie versuchsweise im Elektropathologischen Museum zeitweise stattfinden und mit Eifer frequentiert werden. Um an dieser Fortbildung die Lehrerschaft allgemein teilnehmen zu lassen, ist die Herausgabe eines Bilderwerkes, einer volkstümlichen Elektrofibel, geplant, zu der die Vorbereitungen im Elektropathologischen Museum am Universitätsinstitut für gerichtliche Medizin in Wien bereits begonnen haben. Breite Volksschichten werden dadurch zu denkenden Mitarbeitern der Elektrohygiene und zu Förderern der Elektrowirtschaft, die heute jedem Kulturmenschen am Herzen liegt.

## 1912 à 1937, Historique de la Section des Samaritaines de Lausanne, lu à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation.

Fondée par le Dr Guisan et Mme Quinche (monitrice de Neuchâtel) à la suite d'un cours de la Croix-Rouge donné à la Polyclinique, les deux premières années de notre section ont coulé douce-

ment entre des après-midis passés dans la salle des pansements de la Polyclinique, des cours de perfectionnement et des exercices en campagne dans les grandes avenues du Château de Vidy.

Nous ne pensions guère alors au travail effréné que l'avenir nous réservait. Pas plus que nous ne pensions fêter en 1937 notre quart de siècle d'existence entourées de 150 samaritaines.

La sonnerie des cloches du 1<sup>er</sup> août 1914, vrai clairon de bataille, la déclaration de guerre, et la mobilisation en Suisse nous réveillèrent de notre torpeur agréable.

Le Dr Guisan, mobilisé à Berne, nous laissa un mot d'ordre, un mot seulement, mais lourd de charges:

«Faites !»

«Quoi faire ?»

«Tout ce que vous voulez, mais ne restez pas inactives !»

Nous n'étions que 29 membres, nous n'avions en caisse que 29 francs 50... Mais nous avons obéi, et nous avons fait de notre mieux:

Une salle des Galeries du commerce vide ! Quelques appels dans les journaux, et huit jours plus tard, la salle était remplie de matériel d'hôpital et une fourmilière d'aides coupaient, pliaient, roulaient compresses et bandes de pansements, pendant que d'autres faisaient d'énormes ballots de draps, taies et linge pour les expédier dans les hôpitaux de France.

C'était le beau temps, quand tout le monde était riche. Tout le monde était enthousiaste. Tout le monde donnait et donnait largement de son temps et de son argent. Nous avons reçu les objets les plus extraordinaires: lingerie, vêtements, chaussures, valises, tabac, chocolat.

De cet ouvrage sont sortis 7028 kg de matériel dont 18 kg de thermomètres, des centaines de gants de caoutchouc, plus de 400 francs de serum antitétanique, et même 160 kg de chocolat et de tabac. Le tout pour une somme de frs. 32'346.—

En février 1915 commença le travail de l'infirmerie de la gare avec les trains de grands blessés, d'évacués civils, de rapatriés malades, pour Leysin, Montana, etc. Ces trains ont continué par intervalles pendant les quatre ans de guerre. Celles de nous qui ont travaillé, n'oublieront jamais la tristesse, l'horreur même de ces convois, surtout de ceux qui transportaient des prisonniers malades venant des camps de concentration allemands — ces blessures infectées, ces anthrax, ces abcès purulents pansés avec du papier devenu raide par le pus coulé et séché !... que nous nous hâtions de changer pour des pansements de gaze, pendant la courte demi-heure que le train restait en gare vers 5 heures du matin.

Tous les soirs, le chef de gare téléphonait à notre présidente les trains prévus pour le lendemain, par exemple:

«A 4 heures 50 du matin, train de malades. Commandant annonce 200 hommes, 15 pansements à changer, eau chaude nécessaire. Restera en gare 20 minutes.»

Ou une autre fois:

«Commandant annonce 180 hommes. Demande brancards pour transporter malades à l'hôpital. Restera en gare 20 minutes.»

Ou:

«Minuit et demi, convoi de soldats allemands. Commandant annonce 150 hommes. Pas de pansements annoncés.»

Ou:

«A 3 heures 30, train d'évacués. Rien d'autre annoncé.»

Ou:

«Trains de grands blessés. Quais seront ouverts au public», ou «quais seront fermés au public.» (Ceci pour nous prévenir si oui ou non nous devions prendre

des paniers pour recueillir les dons que le public apportait, ou si les gens pouvaient eux-mêmes approcher du train pour distribuer leurs dons.)

Comme vous le voyez, nos nuits étaient très mouvementées. Aussi le chef de gare mit-il à notre disposition deux locaux chauffés, dans lesquels nous pouvions nous reposer entre les trains et déposer les dons multiples qui ne cessaient d'affluer.

A chaque convoi, nos samaritaines étaient appelées. Nous n'étions que 32 membres, aussi c'étaient toujours les mêmes qui travaillaient. Mais personne ne se plaignait. Toutes trouvaient tout naturel de s'y donner corps et âme.

Et cela dura quatre ans.

Au début de 1915, Schaffhouse et Zurich nous réclamèrent des habits usagés pour les donner aux évacués civils, à leur entrée en Suisse. Nous avons envoyé de Lausanne 5000 kg de vêtements dont la plupart étaient complètement neufs, tant le public lausannois s'est montré généreux ! Malgré cela, nous avons trouvé un après-midi, dans un de ces trains, un nouveau-né que la mère avait habillé dans des journaux.

Plus la guerre durait, plus on nous chargeait de nouvelles obligations. Le Comité d'Evian de réception des évacués civils nous demanda de l'aide. Et nous avons dû envoyer tous les jours trois membres pour aider à recevoir ces pauvres gens, qui s'arrêtaient là 24 heures pour se remettre, avant qu'ils soient dispersés aux quatre coins de la France. On les lavait, les baignait, les changeait d'habits, les restaurait, etc.

\*

A côté de ces misères et tristesses, comme toujours en temps de bouleversements, il y avait le côté opposé :

Il nous fallait de l'argent, car nous en dépensions en quantité. Et pour en trouver, tous les plaisirs mondains y passaient.

Une soirée théâtrale avec les étudiants de Zofingue et de Belles-Lettres eut un grand succès. Une garden-party au Château de Vidy, où se rendit toute la Société de Lausanne et des environs et où l'on dansa jusqu'au matin sur les pelouses du parc, nous rapporta 2000 francs. Concerts et conférences se suivirent avec succès. La générosité du public ne connaissait pas de bornes. Tout ce que nous organisions était accueilli avec enthousiasme. Le point culminant fut la vente en faveur des prisonniers de guerre, dans laquelle, en 48 heures, nous avons encaissé la somme de 32'000 francs. Tout cet argent fut reçu en monnaie et il fallut cinq hommes pour aider notre caissier à hisser les sacs de monnaie dans un taxi pour les conduire à la banque. Ce n'est que quatre jours plus tard que la banque a pu nous annoncer le montant encaissé.

\*

Pendant ce temps, nos envois de pansements partaient toujours de l'ouvroir pour Valence, Lyon, Auxerre, Le Puy, Pontarlier, Paris, Verdun, pour ne citer que quelques endroits. Charriés gratuitement par la Maison Perrin, transportés gratuitement par les Chemins de fer fédéraux jusqu'à Vallorbe, ils arrivaient à destination sans coûter un sou.

L'importance de ces envois ayant été portée à la connaissance du ministre de la guerre à Paris, il nous avisa que les samaritaines de Lausanne qui désireraient visiter les hôpitaux de France qu'elles comblaient de leurs dons, jouiraient de

billets de libre-parcours sur tout le réseau des chemins de fer de l'Etat.

Nous avons largement profité de ce privilège et, tour à tour, nos membres ont visité les différents hôpitaux. La réception et la reconnaissance que nous avons rencontrées ont largement compensé la peine donnée et nous ont encouragées à continuer.

\*

Quelques membres s'intéressant aux prisonniers de guerre, qui, en Allemagne, étaient sans nouvelles de leur famille et de leur pays, et manquaient de vivres et de sympathie, se réunirent en mai 1915. Elles désignèrent à l'unanimité Mme Séchaud comme présidente des marraines de guerre. Cette œuvre marcha dès lors indépendamment de notre société. Mais nous ne pouvons qu'admirer les résultats si rapides et féconds obtenus par l'entremise des marraines de guerre, aussi longtemps qu'il y eut des prisonniers en Allemagne.

\*

En juin 1916 avait été fixée, à Lausanne, l'assemblée annuelle de l'Alliance des samaritains avec son souper en commun, son assemblée le lendemain matin et son banquet habituel.

Or, pour bien fêter nos collègues de la Suisse allemande, la municipalité qui, depuis le début de notre travail s'est fait un plaisir de «nous gâter», comme nous le disait M. le municipal Bersier, chef de police, nous offrit à cette occasion le Casino, des bouteilles de vin d'honneur et la présence de deux délégués de la municipalité. Le Conseil d'Etat nous a montré son intérêt en nous envoyant un délégué en la personne du colonel Cossy, chef du Service territorial. Celui-ci, de son côté, nous avait accordé la permis-

sion d'inviter tous les officiers supérieurs français prisonniers de guerre, internés à Montreux.

Notre présidente a toujours pensé — et peut-être a-t-elle eu raison — que le Conseil d'Etat, connaissant notre enthousiasme habituel et craignant notre mépris très féminin des lois internationales, nous avait envoyé intentionnellement un délégué capable de nous empêcher de les enfreindre, si nous avions été entraînées à le faire. S'il en fut ainsi, ces messieurs eurent raison. En effet, nous avions réservé une agréable surprise à nos hôtes français; sans penser que ce serait une surprise moins agréable pour notre excellent ami, le colonel Cossy.

Après le banquet, sur le bateau «Helvétie» galement décoré, la Croix-Rouge en évidence, et les drapeaux suisses et français flottant au vent, nous avons traversé le lac, piquant droit vers les côtes françaises. Evian, avertie en cachette, nous préparait une réception chaleureuse. Toute la ville était décorée. Le maire et les autorités étaient assemblés sur le quai qui était noir de monde. Le bateau, en arrivant vers le port, ralentit sa marche, longea le quai très lentement, à quelques mètres seulement, permettant ainsi aux internés de saluer leur patrie, et aux Français assemblés sur le quai de saluer leurs compatriotes exilés. Sur le quai, la fanfare jouait la «Marseillaise», accompagnée du chant de la foule, tandis que, sur le bateau, les voix répondaient pendant que le vapeur continuait lentement, très lentement, sa course pour disparaître enfin au son de l'hymne national suisse que la foule avait entonné.

Alors seulement le colonel Cossy osa respirer. S'approchant de notre présidente: «Madame», dit-il, «c'était gran-

diose et émouvant. Mais j'ai eu peur. Car une simple corde jetée entre le bateau et le quai aurait pu donner lieu à une réclamation diplomatique.»

«Colonel», répondit notre présidente, «il n'y avait pas lieu d'avoir peur. Le maire d'Evian m'avait promis que rien de compromettant ne se passerait. Et je savais que je pouvais croire en sa parole.» Le colonel secoua la tête.

«Madame, vous réussissez des choses que d'autres n'oseraient pas tenter. J'espère que vous ne vous brûlerez jamais les doigts.»

Avec des larmes aux yeux, les officiers français sont venus nous remercier. Et même nos compatriotes suisses allemands nous ont félicitées pour notre généreuse pensée.

Heureusement, le souhait du colonel s'est réalisé. Et malgré nos audaces, nous avons toujours passé à côté du danger.

\*

On nous faisait faire toutes sortes de commissions. Un soir, vers 7 heures, le chef de gare reçoit un téléphone de Paris d'un chirurgien d'un hôpital militaire, demandant si les samaritaines de la gare de Lausanne pouvaient lui procurer un certain appareil, spécialité du professeur César Roux.

Le lendemain, à 6 heures du matin, le chirurgien trouve l'appareil sur sa table.

«Qu'est-ce que c'est que cela?» demande-t-il au portier.

«C'est l'appareil de Lausanne», répondit-il.

«Comment? Déjà? Mais ces dames sont des fées!» dit-il.

«Parbleu», dit le portier, «quand une dame m'a apporté cela ce matin en taxi, à 5 heures, j'ai bien cru que cela tombait du ciel.»

Ces propos nous ont été rapportés par le médecin de Genève qui avait conseillé au chirurgien de s'adresser à nous.

A une autre occasion, étonnement d'un capitaine au Bouveret qui s'écrie: «Je voudrais bien savoir quelle femme a le bras assez long pour faire changer les heures de trains des C. F. F.» — «C'est la présidente des samaritaines de Lausanne, mon capitaine», répond un soldat. «Ces dames perdent trop de temps chaque soir à attendre au Bouveret le train qui doit les ramener à Lausanne. Aussi, depuis hier, le train de marchandises part une heure plus tôt. On y ajoute un wagon pour voyageurs qui dépose ces dames à Aigle. Là, on a donné l'ordre au Simplon-express de s'arrêter 30 secondes pour les laisser monter.»

Le capitaine avait sa réponse, mais il regrettait de ne plus pouvoir offrir le thé à ces dames qui, tous les soirs, allaient accompagner le train transportant les évacués de Lausanne à Evian par le Bouveret.

Un jour, un monsieur descend du train venant de Genève et s'avance vers une samaritaine qui parlait avec le chef de gare. «Madame», dit-il, «il y a une année que je suis parti de Lausanne. La dernière personne que j'ai vue sur le quai, au moment du départ du train, c'était vous, dans votre uniforme de samaritaine. Or, je reviens à Lausanne après une absence de douze mois et la première personne que je vois, en entrant en gare, c'est vous à la même place, dans le même costume. Permettez-moi de vous demander, Madame, si vous êtes restée là tout ce temps?»

La samaritaine sourit et le chef de gare répond: «Oui, mon colonel (c'était le colonel ..... de Genève). Sauf quelques heures de sommeil sur les bal-

lots dans leur dépôt, on peut dire que c'est bien le cas.»

J'ai entendu le même colonel à une autre occasion dire à notre présidente: «Madame, la ville de Lausanne vous doit une fière chandelle pour la réputation de charité que vous lui faites dans la Suisse allemande.»

En effet, les petits soldats suisses allemands qui voyageaient avec les trains, nous disaient bien souvent: «Vous, les Welsches, vous nous gâtez. On ne fait pas autant dans les autres gares.»

C'était Mme Auckenthaler qui s'en occupait. Trop corpulente pour monter et descendre des wagons, elle s'était réservé le buffet pour ravitailler les soldats suisses accompagnant les trains. Un commandant de Zurich, bon, gros et *lustig*, l'avait nommée «Petite mère», et le nom lui est resté. Avant l'arrêt du train, leurs regards la reconnaissaient de loin, toujours fidèle à son poste, avec son café bien sucré, ses petits pains et même quelquefois des gâteaux pour ses *Schwyzerdütsch*.

\*

Pendant l'été de 1917, nous avons eu l'occasion de travailler en public pour l'armée suisse. Une lettre à l'adresse de «Monsieur le président de la Société de Samaritains de Lausanne» nous fut remise par la poste, et contenait une demande du commandant de la 1<sup>re</sup> division, d'installer des postes de secours le long du passage des troupes, lors du défilé de la 1<sup>re</sup> division de l'armée à Lausanne.

Sans dire que nous étions une section de dames, nous avons répondu en acceptant cette charge, et nous avons fait le nécessaire. Le colonel de Muralt, commandant de place, mit à notre disposition brancards et brancardiers, et il

plaça à proximité de chaque poste de secours un camion militaire sur lequel nous pouvions nous tenir lors du défilé. Cela nous permettait de dominer la foule et en même temps nous mettait en évidence pour le cas où on aurait eu besoin de nos services. C'est à cette occasion, grand jour pour Lausanne — quand toute la 1<sup>re</sup> division défilait devant le général Wille —, que nous avons porté pour la première et unique fois le bras-sard officiel de la Croix-Rouge de l'armée suisse. Ce que nous avons fait avec fierté.

\*

Pour raconter tout le travail et les aventures de ces quatre ans, 50 pages ne suffiraient pas. Chaque jour, chaque nuit avait ses incidents, quelquefois tristes, quelquefois gais. Notre travail de la gare nous mettait en évidence. Nous avons fait des connaissances innombrables et dans tous les milieux. Nous avons été reçues et fêtées à Pontarlier, à Valence, à Lyon, à Paris, dans les milieux politiques autant que militaires. Nous avons diné chez Herriot, alors simple maire de Lyon, aujourd'hui homme d'Etat connu, chez Alexis Carrel, le grand médecin et écrivain, chez Paul Dupuis, l'écrivain et éditeur, dont les articles élogieux et flatteurs pour nous dans *Le Petit Parisien* nous ont amené des lettres de remerciements, et aussi souvent des demandes d'aide. Dans une de nos fêtes de charité, une princesse de sang royal nous a aidées à servir le thé. Nous n'avons su que plus tard qui elle était.

Ces distractions sociales venaient juste pour nous faire oublier les tristesses que nous voyions journellement, pour maintenir le courage et faire oublier la fatigue, car fatigue il y en avait. Bien

des fois dans les 24 heures, on ne trouvait que deux heures de sommeil, et cela à la gare, étendues sur les ballots, dans le dépôt mis à notre disposition. Ces nuits de travail sont les souvenirs les plus vivants de ces quatre ans. Nuits d'été, quand on descendait de Chailly ou du Valentin, à travers les rues de Lausanne endormie, ou qu'on montait depuis Vidy, le long des routes désertes, où le seul bruit qu'on entendait était le hululement des hiboux dans les arbres au bord du lac, et la seule âme qu'on rencontrait était le gendarme au coin de la vieille fontaine de Cour qui nous criait: «Bonne nuit, camarade», quand nous passions. Et ces nuits glaciales d'hiver, quand la bise soufflait par rafales, à travers les quais de la gare, et qu'on se cachait derrière les piliers, seuls abris que nous avions. Mais si les pieds avaient froid, nos cœurs étaient légers. Et l'on se consolait avec une tasse de café chaud, s'il en restait après le départ du train...

Quel fleuve de café y a passé ! ...

Le buffet de la gare nous a fourni 250'000 litres pendant ces quatre ans et environ un demi million de petits pains !

Nous fournissons le café, et le tenant-cier ne nous demandait que dix centimes par litre pour le faire. Malgré ce prix modique, nous avions chaque mois des notes de 4 à 500 francs. Nous le recevions dans des seaux de 40 litres. On le divisait en bidons de dix litres pour chaque samaritaine, de sorte qu'il fallait marcher lentement. Sans cela, quelle avalanche sur les tabliers blancs ! Et nous tenions à paraître dans une blancheur immaculée devant nos pitoyables protégés. C'est une chose qu'il faut avoir vécue...

On arriva en juillet 1918, et déjà la Suisse jusqu'alors complètement épargnée, sentait s'abattre sur elle un des fantômes de la guerre. L'épidémie de grippe avait fait son apparition, et deux contingents de samaritaines — à l'appel des autorités militaires — partirent pour Saignelégier, afin de fonctionner comme infirmières militaires à la I<sup>re</sup> division.

Ce n'était qu'une alerte, et au bout de trois semaines, elles étaient de retour pour reprendre le travail à la gare. Mais la guerre tirait à sa fin et le 11 novembre, jour de l'armistice, arriva.

Alors vint la grève générale. Et la deuxième épidémie de grippe parmi nos propres soldats. Le 16 novembre, on nous demanda cinq samaritaines pour Payerne, le lendemain 28 pour Bienne et Aarberg, le jour suivant huit pour Yverdon. Et le 25 novembre, à midi, vint une dépêche du médecin en chef de la I<sup>re</sup> division nous demandant d'organiser pour le même soir, à 5 heures, un lazaret dans le collège de Renens, pour 180 hommes.

L'expérience nous avait appris que tout est possible. Aussi, habituée à répondre à toutes les demandes, notre présidente, sans hésiter, accepta cette charge et, avec les sept samaritaines restées à Lausanne, elle arriva à bout de ce tour de force. Quatre heures plus tard, le collège de Renens était transformé en lazaret, prêt à recevoir les 180 hommes. Et dans les sous-sols, des chaudières de thé et de tisane attendaient leur arrivée.

C'était la fin. La guerre était finie. Nous avons encore vu passer les derniers trains: des Américains, des Anglais et des Français, des Belges, des Italiens auxquels nous avons servi jusqu'à 1600 litres de café en un jour. Et ensuite, un train sanitaire ramenant en France les commissions sanitaires chargées du

contrôle des prisonniers à Schaffhouse.  
Le dernier train.

Alors nous avons vidé nos armoires, emporté nos sacs et rendu au chef de gare les clefs de nos dépôts.

Après cela, le calme plat. Nous ne savions que faire de notre temps, car nous ne pouvions plus reprendre la vie où nous l'avions laissée en 1914. Le manque d'activité nous pesait et nous laissait désemparées.

Deux des nôtres étaient mortes pour ainsi dire sur le champ de bataille, victimes de leur dévouement: M<sup>le</sup> Flach, d'une maladie contractée dans le service de la gare. Et M<sup>me</sup> Vuilleumier-Leyvraz, morte en soignant les grippés.

Pendant l'hiver qui suivit, manifestations, cérémonies de remerciements en notre honneur ne manquèrent pas. Et nous avons eu l'honneur de recevoir les médailles que Lausanne a offert à ses mobilisés, ce jour mémorable du 2 novembre 1919, quand toute la population a tenu à montrer que le mot de «patrie» n'est pas un vain mot.

Trois d'entre nous ont reçu plus tard la médaille de la reconnaissance française.

\*

Nous nous sommes attardées sur le travail fait de 1914 à 1918, afin de montrer, non seulement ce qui a été fait, mais ce qui devrait se faire de nouveau s'il y avait une guerre. Des samaritaines disent: «Celles de nous qui font partie du groupe E. S. M. sont destinées aux hôpitaux. Celles du groupe D. A. P. seraient aux ordres de la D. A. P. Mais à quoi servent les autres samaritaines qui sont dans la réserve?»

Précisément, Mesdames, tout le travail que nous venons de vous exposer devrait être fait par les samaritaines

faisant partie de la «réserve». C'est pour cela que nous faisons tous nos efforts pour avoir une réserve capable et endurante.

\*

Pendant l'hiver de 1919, la vie samaritaine et les cours habituels reprit. Chaque été, quelques exercices en campagne, vente des cartes du 1<sup>er</sup> août, assemblée annuelle de l'Alliance suisse des Samaritains dans les différentes villes de la Suisse, visites entre les sections ont été nos seules occupations.

La lutte contre la tuberculose demandait de l'aide, et notre ouvroir de guerre devint un ouvroir de paix, taillant des vêtements d'enfants pour la Polyclinique à la place de pansements pour les blessés. Mais le jour où il le faudrait, il est encore là, notre ouvroir, et pourrait reprendre le travail pour lequel il a été fondé.

Le travail à la Polyclinique reprit, cette fois dans le service de M<sup>me</sup> Olivier.

Un certain nombre de nos membres étaient, en outre, occupées à l'Hôpital orthopédique, à l'Hospice de l'Enfance, à l'aide aux sœurs visitantes, à la Cure d'air de Sauvabelin, au Nid, aux Bains scolaires. Nous cherchions toujours de nouveaux travaux pour satisfaire à leur zèle.

En 1924, le Dr Guisan est allé comme délégué à un concours international de la Croix-Rouge à Amsterdam et nous rapporta l'idée de concours entre sections, idée géniale que nous avons aussitôt mise à exécution. Depuis lors pendant 12 ans, nous avons réuni à Lausanne toutes les sections vaudoises, le premier dimanche de décembre, pour un concours. C'était une occasion de se revoir, d'échanger des idées, de se renseigner sur le travail des autres sections. Ces concours ont duré jusqu'en 1936. A ce moment, le travail

pour la D. A. P. nous a pris trop de temps et nous avons dû les abandonner momentanément.

Les années qui suivirent 1924 sont marquées par l'exposition de la «Saffa» à Berne. Nous avions été invitées à y exposer, comme seule section féminine ayant collaboré aux œuvres de guerre. A cette occasion, un livre d'or a été rédigé avec le compte-rendu de notre activité. Quelques documents intéressants y ont été annexés.

Pour de nombreuses fêtes, nous avons organisé des postes de secours, soit en plein air, soit dans la Cathédrale et les autres églises: Fête d'aviation à la Blécherette où nous avons aidé à relever un aviateur français mortellement blessé, fête fédérale de chant, fête de la Croix-Bleue, fête de la jeunesse où nous avons eu beaucoup à faire, fêtes du Rhône et même Conférence internationale d'Ouchy, où nous avons pu voir M. Ronald MacDonald, Herriot et d'autres hommes célèbres, auxquels nous n'avons malheureusement pas eu l'occasion de faire des pansements, car cela aurait ajouté à notre réputation... !

En 1928, nous avons été invitées lors du 10<sup>e</sup> anniversaire de l'armistice à prendre part à une grande manifestation militaire à la Cathédrale: cortège en ville en uniforme, dépôt d'une couronne au monuments des morts, invitation au banquet officiel. Notre groupe fit grande impression, et nous étions très touchées des acclamations et applaudissements qui partaient de la foule à notre passage.

En 1933, les premières médailles Dunant ont été distribuées par l'Alliance suisse, pour récompenser les membres qui avaient 25 ans de service ou avaient été membres du comité d'une section pendant 15 ans. M<sup>es</sup> Quinche, Lévy-

Weill, Chesseix, Butticaz, Gowthorpe, Rhein et le Dr Guisan reçurent cette décoration à l'occasion d'une charmante réception chez notre présidente.

Depuis 17 ans, nous avons fonctionné au Comptoir. D'année en année, l'Infirmerie prit plus d'importance ce qui nous permit de faire un peu de pratique, sous le contrôle aimable et indulgent des médecins de la commission sanitaire du Comptoir.

En 1935, la municipalité commença les cours de premiers secours pour la D. A. P., dont l'organisation fut confiée à M. le Dr Messerli. Ce fut le début d'un travail de collaboration entre notre section et les soldats suisses des troupes de santé.

L'hiver rigoureux de 1935 propagea la grippe; comme au temps de la guerre, nous avons donné nos soins, et à l'Hôpital cantonal le personnel ayant été lui-même atteint, nos samaritaines y rendirent des services très appréciés, et reçurent les remerciements du directeur.

L'été 1937 fut surtout consacré à la propagande pour la Croix-Rouge: Exposition, rassemblement au Comptoir, exercices en campagne aux Paccots, bal, garden-party et finalement grande vente des cartes du 1<sup>er</sup> août en collaboration avec les Croix-Rouge vaudoise et lausannoise, ainsi que les soldats sanitaires dirigés par le Dr Messerli.

Enfin grand événement lors de l'exercice des Paccots: le Dr Messerli nous remit le diplôme français d'honneur de l'Académie du dévouement national pour services rendus aux œuvres sociales et humanitaires, et la section des Troupes suisses du service de santé de Lausanne nous remit un magnifique fanion aux couleurs de notre société, emblème qui symbolise une activité ardente de 25 ans et qui est une juste consécration de la foi inébran-

lable de celle qui fonda, il y a un quart de siècle, notre chère section, qui présida à sa destinée et qui, pendant de nom- breuses années encore, proclamera haut et ferme la devise qui nous est chère:

*Inter arma caritas.*

## Delegierte Sanitätsoffiziere.

Entsprechend den Beschlüssen der Zweigvereinspräsidenten-Konferenz vom 22. November 1936 wurde folgende Liste der delegierten Sanitätsoffiziere des Rotkreuzchefsatzes in den Zweigvereinen aufgestellt:

Zweigvereine:

Aarau	Major F. Frey, Aarau
Baden	
Freiamt	Oberstlt. E. Heller, Muri (Aarg.)
Fricktal	Oberstlt. J. Beck, Laufenburg
Appenzell A.-Rh.	Hptm. E. Meyer, Herisau
Appenzell I.-Rh.	
Baselland	Major E. Isler, Basel
Baselstadt	Major H. Karcher, Basel
Courtelary	Major Ch. Krähenbühl, St-Imier
Moutier	ad int. Major Ch. Krähenbühl, St-Imier
Emmental	Oberst A. Fonio, Langnau
Mittelland	Oberstlt. W. Lindt, Bern
Oberaargau	Hptm. E. Baumann, Langenthal
Oberland	Major W. Born, Spiez
Porrentruy	Cap. Ed. Gressot, Porrentruy
Seeland	Major F. Lehmann, Lyss
Fribourg	Lt.-Colonel H. Perrier, Fribourg
Glânoise	
Gruyère	Colonel E. Allemand, Bulle
Genève	Lt.-Colonel E. Mégevand, Genève
Glarus	Major E. Fritzsche, Glarus
Graubünden	Oberstlt. C. Frei, Davos
Emmen	
Kriens	
Malters	
Rothenburg	
Luzern	
Boudry	
Neuchâtel	
Val-de-Ruz	
Val-de-Travers	
La Chaux-de-Fonds	Cap. G. Mousch, La Chaux-de-Fonds
Le Locle	Major Ch. Baillod, Le Locle
Schaffhausen	Oberstlt. G. v. Mandach, Schaffhausen
Schwyz	Major H. Kälin, Schwyz
Grenchen	
Olten	
Solothurn	
Bodan	
St. Gallen	
Thur-Sitter	
Toggenburg	
Bellinzona	
Locarno	Oberstlt. A. Casella, Locarno
Lugano	Oberstlt. E. Bianchi, Lugano
Frauenfeld	Major H. E. Schmid, Frauenfeld
Mittelthurgau	
Hinterthurgau	
Thurgau See und Rheintal	Hptm. P. Zwicky, Wängi Major H. Meuli, Altnau